



l'édito



En cet hiver capricieux, cette newsletter a pour thème la notion de mouvement. Car si l'hiver est capricieux, hésitant, incertain, l'économie l'est tout autant. La sortie de crise est poussive et douteuse, la croissance molle : comment prendre des décisions de carrière judicieuses dans ces conditions ? Comment se décider à remettre en cause une position

professionnelle éventuellement insatisfaisante mais qui a au moins le mérite d'exister ? Le plus sage serait-il de ne rien faire ?...

Certainement pas.

Nous avons fait appel à un expert prestigieux : Charles Caudrelier, vainqueur de la *Solitaire du Figaro* et de la *Transat Jacques Vabre*, qui a bien voulu nous exposer les secrets de la navigation par temps calme.

Propos éloignés du sujet, pourrait-on penser. A les lire, ils sont éclairants au contraire, tant la gestion de sa carrière en temps de faible croissance semble s'apparenter à la navigation sans vent.

Ne rien voir venir, se sentir coincé, avoir l'impression de ne pouvoir rien maîtriser, de ne rien pouvoir prévoir, se décourager, se désespérer ou perdre ses nerfs, les difficultés semblent les mêmes.

Et tout aussi semblables apparaissent les qualités dont il faut faire preuve dans ce cas : sang froid, patience, capacité à relativiser, vigilance, observation aigüe de l'environnement, sens de l'anticipation, persévérance...

Sans y changer grand-chose, cet article sur la voile peut être lu comme un article sur les crises de carrière.

En complément, nous avons examiné les fausses bonnes raisons qui pourraient inciter un cadre à s'accrocher coûte que coûte à son poste. Trop souvent entendues, trop souvent prétextées, elles ne sauraient nous exonérer, même par temps calme, de nous mettre en mouvement.

Bon vent !

Et bonne lecture....

Cordialement plus.
Domitille Tézé

/// AVIS D'EXPERT ///



La navigation par temps calme selon Charles Caudrelier

Réputé pour ses qualités de stratège météo, Charles Caudrelier a gagné la *Solitaire du Figaro* en 2004 et la *Transat Jacques Vabre* en 2009 avec Marc Guillemot. Sur la *Route du Rhum* 2010, il a été l'un des deux routeurs de Franck Camas, vainqueur de l'épreuve.

Le temps calme ne rend pas calme !

Car il n'est jamais totalement calme. Dans une régates, on peut stagner dans une zone de calme pendant des heures, mais à 100 mètres où il y a soudain un tout petit peu plus de vent, un concurrent peut vous prendre plusieurs longueurs injustes sans qu'on ait pu l'anticiper. On voit souvent ça par exemple sur le lac Léman.

Ce type de situation est nerveusement éprouvant. On le gère plus ou moins bien, ça dépend des tempéraments. Certains ne le supportent pas, se réfugient à l'intérieur du bateau à mordre les écoute et se ronger les sangs. Et d'autres guettent en permanence dans leurs jumelles, en haut de la bôme ou sur le pont du bateau, à essayer de trouver la moindre risée, à essayer de comprendre ce qui s'est passé, à vérifier qu'on n'a pas attrapé une petite algue dans le safran ou dans la quille, ce qui par temps calme freine considérablement un bateau.

D'un point de vue stratégique le temps calme exige d'être plus vigilant. Par rapport à ses concurrents, à sa situation sur le plan d'eau, à son déplacement sur le bateau. Il faut être beaucoup plus attentif à ce qu'on fait et à ce qu'on observe. Et puis essayer de s'en tenir à des schémas simples. Par exemple, dans certains cas, privilégier de rester à la côte plutôt que de partir au large.

Il faut d'autant mieux préparer sa régates quand elle a lieu par temps calme, l'anticiper et anticiper ce que la météo pourrait annoncer. Si on sait que le vent pourrait revenir par l'Ouest ou par le Nord, on se placera plutôt à l'Ouest ou au Nord des concurrents pour avoir le vent en premier.

D'un point de vue tactique, il faut minimiser les manœuvres violentes du type virement de bord ou empannage, alors qu'on les multiplie pour bénéficier de toutes les bonnes oscillations du vent lorsque celui est plus soutenu. Là, même si les oscillations du vent sont marquées, on évite ces manœuvres qui peuvent complètement arrêter le bateau. Car un bateau arrêté est un bateau très long à relancer, qu'il soit lourd ou léger.

Il faut être plus attentif à ses réglages et donner du creux dans les voiles, c'est-à-dire leur donner le plus de volume possible, ce qui permet au bateau d'avancer même avec un tout petit souffle d'air.

Dernier point : la cohésion d'équipe. Importante du point de vue psychologique bien sûr, mais aussi d'un point de vue purement physique. Chaque déplacement doit être pensé collectivement. Déplacer 80 kg d'un côté à un autre d'un bateau peut complètement l'arrêter par temps calme

alors que la répercussion est beaucoup plus faible dès qu'il y a un petit peu de vent. Du coup personne ne passe d'un côté à l'autre du bateau sans avoir averti ses différents coéquipiers et sans s'être assuré qu'un coéquipier est placé au bon endroit. On est finalement beaucoup plus sous contrainte par temps calme, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Quand il y a du vent, on s'accroche, on s'harnache, on serre les fesses. Quand il n'y pas de vent, on doit rester attentif à tout, et la cohésion d'équipe est primordiale.

Sait-on quand le vent va repartir ? Dans les régates côtières, en général, oui. Parce qu'on est un expert du coin ou parce qu'on a bien étudié la météo.



Au large, on ne sait pas forcément. Quand on tombe dans la pétrole au milieu d'un centre dépressionnaire (et je ne parle pas des grandes zones de calme comme le Pot-au-noir qui sont des gigantesques zones tampon, des zones de transition très compliquées à gérer car les informations météos sont souvent hasardeuses), ça devient éprouvant. Le navigateur en solitaire est énormément sollicité, physiquement et nerveusement.

En général c'est une ou deux journées sans dormir, à se poser les bonnes questions et savoir comment les choses pourraient repartir.

La navigation par temps calme demande des qualités particulières : patience, persévérance, capacité à relativiser, observation, cohésion, concentration, sang froid. Mais la part de chance est importante aussi, plus importante que dans des conditions normales. On dit souvent qu'une régate se gagne avec une bonne utilisation du bateau et une bonne stratégie, mais moins il y a d'air, plus la chance est importante. Ceci dit, il y a des marins qui, par temps fort comme par temps pétroleux, finissent toujours devant : ceux-là savent maîtriser leur part de chance. ■

Quatre fausses bonnes raisons de ne pas bouger.

En temps de croissance faible, un cadre a-t-il intérêt à s'accrocher à son poste, même s'il y est insatisfait ?

Oui, croit-on souvent. Et cette réponse s'appuie sur quatre croyances qu'expriment des expressions souvent entendues, comme des réponses toutes faites.

“Il faut laisser passer la vague.”

Une croissance faible ne doit pas laisser penser que l'activité s'est simplement figée, qu'il faut “tenir” en attendant une reprise qui nous ramènera dans les conditions d'avant. Ce que nous vivons comme une crise correspond à une profonde transformation de l'environnement économique. Et rester immobile dans un monde qui bouge conduit fatalement à un changement de position. Rester immobile quand tout change autour de soi ce n'est pas se conserver, c'est au contraire prendre un risque sérieux de se perdre.

“Il fait froid dehors.”

On s'en convainc parfois tellement qu'on ne s'aperçoit plus qu'il fait surtout froid dedans. L'idée de sortir de son entreprise fait si peur qu'un cadre en crise n'analyse plus lucidement sa situation. Souvent encouragé par son entourage à s'accrocher, il finit par ne plus voir qu'il risque la dépression ou le burn-out, qui sont plus longs et plus difficiles à gérer qu'une recherche d'emploi. Plongez une grenouille dans l'eau bouillante, un réflexe de survie la conduit à s'en échapper aussitôt. Plongez-la dans l'eau froide et allumez le feu. S'habituant graduellement à sa condition, elle s'y maintient et se laisse bouillir. Combien de degrés d'insatisfaction faut-il à un cadre accroché à son poste pour qu'il accepte qu'il serait finalement moins en danger dehors que dedans ?

“On a intérêt à être en poste si on veut intéresser un recruteur.”

Cette croyance perdure chez les cadres alors que les recruteurs sont depuis longtemps convaincus qu'il y a des candidats très valables parmi les cadres au chômage. Ajoutez à cela qu'à qualités égales, la disponibilité immédiate d'un candidat devient souvent un atout décisif.

“On sait ce qu'on laisse, mais on ne sait pas ce qu'on trouve.”

C'est le principe même du changement : l'inconnu fait peur, quelles que soient les conditions dans lesquelles on l'affronte. Les facteurs économiques ont alors bon dos. On peut mettre sur leur compte ses propres difficultés à changer, ils donnent un alibi imparable pour ne pas affronter sa peur.

Pour appréhender notre époque, il est instructif d'observer les cadres en début de carrière. Ils n'ont connu que les circonstances de crise : elles leur sont données d'entrée. Ils n'ont pas le sentiment d'une perte ou d'une menace nouvelle, ne vivent pas l'époque comme une période exceptionnelle, comme une parenthèse ou une catastrophe, mais comme celle dans laquelle ils doivent faire leur place. Ils n'ont pas le choix. S'ils ont conscience que la période n'est pas facile, que les temps ont pu naguère être plus favorables, l'existence d'une crise ne semble pas influencer la plupart d'entre eux dans leur décision de carrière. Ils apprennent à être mobiles, ouverts sur leur environnement, opportunistes et réactifs, et à ne pas compter sur la permanence des positions.

Cette nouvelle génération a tout à gagner et n'a encore rien à perdre. Elle s'avance dans des temps nouveaux et constate quelque chose que beaucoup d'entre nous ignorons encore : le climat économique ne doit pas nous empêcher de prendre notre carrière en main. ■